



MEMOIRE DE STRATEGIE



L'INFLUENCE DE JOMINI SUR LA PENSEE STRATEGIQUE AMERICAINE
EST-ELLE TOUJOURS PERTINENTE?



LCL DERELY GROUPE A2

Moins connu que Clausewitz, Antoine-Henri Jomini n'en a pas moins influencé la culture stratégique américaine de façon considérable. Ses " principes " figurent encore en toute lettre dans le manuel de campagne de l'US Army FM100/5 et ils ont été largement appliqués pendant la guerre du Golfe. Sept ans après, la synthèse de la littérature militaire américaine contemporaine met en évidence deux courants de pensée antagonistes, inscrits dans la doctrine officielle: le premier considère que les Etats-Unis doivent poursuivre la modernisation technique de leur forces dans un sens conforme aux idées de Jomini, à savoir une manoeuvrabilité et une létalité accrue. Le second réaffirme la primauté des idées de Clausewitz et en conclut qu'une armée à dominante humaine est préférable à une armée

spécialisée et technique dans l'environnement incertain actuel. Après un rapide rappel sur Jomini et ses principes, nous expliquerons comment ce général suisse est parvenu à imprimer son empreinte sur la culture stratégique américaine. Puis, nous montrerons comment ce spécialiste de stratégie opérationnelle continue de peser sur la stratégie américaine des moyens.

1. VIE DE JOMINI ET LES PRINCIPES

1.1) Jomini

Antoine-Henri Jomini est né en 1779 dans le Comté de Vaud. Après une éducation classique et un début de carrière dans la banque, Jomini s'est engagé à 17 ans dans l'Armée napoléonienne au service des approvisionnements. Pendant la paix d'Amiens, il retourna à la vie commerciale, mais lorsque la guerre reprit, il parvint à se caser dans l'entourage du maréchal Ney. C'est ainsi que Jomini participa avec le VI^{ème} corps de la Grande Armée à la campagne de 1805 en Allemagne et qu'il pût faire lire à Napoléon le premier volume de son grand traité sur les campagnes de Frédéric le Grand. Impressionné par la compréhension intuitive qu'avait l'auteur de l'originalité napoléonienne, l'empereur, entraîné de préparer la campagne d'Iéna en septembre 1806, fit appeler à Mayence Jomini devenu entre-temps colonel. Pour illustrer la compréhension des habitudes stratégiques de Napoléon, Edward Mead Earle, auteur des Maîtres de la stratégie, rapporte de cette entrevue les propos suivants: " Qui vous dit que je vais à Bamberg? " demanda l'empereur non sans contrariété sans doute, car il supposait que sa destination était demeurée secrète. " La carte de l'Allemagne, sire, et vos opérations d'Ulm et de Marengo. "

Bien qu'il fût élevé au grade de général de brigade, qu'il servît comme chef d'état-major de Ney en Prusse, en Espagne, et à nouveau après la retraite de Moscou, bien que pendant la campagne de Russie, il fût gouverneur de Vilna, puis de Smolensk, Jomini n'obtint jamais un commandement autonome et n'approcha jamais ce bâton de maréchal que des hommes moins intelligents que lui trouvèrent dans leur besace.

Amèrement déçu par cette absence de promotion, Jomini offrit ses services à Alexandre de Russie. Dans l'armée russe, où il conserva jusqu'à sa mort le rang de général, Jomini agit en conseiller militaire, prit une part importante à la fondation de l'école de guerre russe et eut tout le loisir d'achever les études historiques et analytiques qu'il avait entreprises après Marengo.

A sa mort, intervenue en 1869, Jomini légua aux écoles militaires du monde entier ses " principes ", décrits dans ses deux oeuvres majeures, le " Traité des grandes opérations militaires " et le " Précis de l'art de la guerre ".

12. Les principes

Sa vie durant, Jomini n'a cessé de soutenir que l'esprit humain était capable de découvrir et d'énoncer sous forme systématique les méthodes, immuables, indépendantes du temps, du lieu et des systèmes d'armes, susceptibles de faire gagner les guerres. "Il existe un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre, dont on ne saurait s'écarter sans danger, et dont l'application au contraire a presque en tout temps été couronnée de succès. Les maximes d'application dérivant de ces principes sont aussi en petit nombre et, si elles se trouvent quelques fois modifiées selon les circonstances, elles peuvent néanmoins servir en général de boussole à un chef d'armée pour le guider dans la tâche, toujours difficile et compliquée, de conduire de grandes opérations au milieu du fracas et du tumulte des combats".

Traduction en acte de sa conviction profonde, les treize principes de Jomini reste d'une étonnante actualité (cf annexe):

-le premier principe, "prendre l'initiative des mouvements" recouvre à la fois la rapidité de la manoeuvre et sa conséquence directe, l'effet de surprise. "Ce qui a décidé des victoires de Napoléon, c'est l'exécution, la promptitude dans les résolutions et les mouvements."

-le deuxième principe fait référence à la "manoeuvre sur les derrières" dont Napoléon fit une application brillante en 1800, 1805 et 1806 lorsqu'il porta la masse de son armée, par un mouvement tournant, sur les communications des armées autrichiennes et prussiennes. L'objectif ultime de la manoeuvre est le "point décisif" dont la conquête déterminera le sort de la bataille. Toute la difficulté réside dans le choix de ce point qui peut être une position qui tendrait à gagner les communications de l'ennemi avec sa base arrière ou un maillon faible du dispositif adverse.

-quatrième principe, la concentration des moyens doit être appliquée au point décisif au moyen d'une "ligne d'opérations". Selon la définition qu'en donne Jomini, une ligne d'opérations est la partie de toute une zone d'opérations qu'une armée couvre en accomplissant sa mission, qu'elle suive une ou plusieurs routes.

-le cinquième principe découle du précédent et consiste à faire commettre des fautes à l'ennemi, en l'incitant à morceler ses troupes.

-le sixième principe rappelle de ne rien entreprendre si l'on est pas parfaitement renseigné sur les positions et les intentions de l'ennemi.

-le septième principe fait référence à la coordination des mouvements plutôt qu'à " l'importance de la bataille " comme le dit B. Colson.

-le huitième principe traduit la préférence de Jomini pour l'offensive. Dans le cas où un général se voit contraint pour des questions de politique ou autres de prendre une position défensive, celle-ci doit être offensive/défensive, pour employer la formule de Jomini, c'est à dire une position appuyée par de vrais raids sur l'ennemi, par des feintes, des attaques et tout autre moyen nécessaire pour éviter l'immobilisme qui est si souvent la ruine de la défensive classique dans la guerre. Aucun stratège n'a plus insisté que Jomini sur les faiblesses de ce que l'on a appelé " la psychologie de la ligne Maginot ". Attendre l'attaque dans une position défensive forte sans autre objectif que de s'y maintenir est selon lui, la pire des dispositions, une " disposition vicieuse " .

-dixième principe, la destruction de l'armée ennemi doit être l'objectif ultime. Le grand mérite de Napoléon est, dit-il, d'être allé droit à l'essentiel. " Rejetant les vieilles routines qui ne s'attachaient qu'à la prise d'une ou deux places, ou à l'occupation d'une petite province limitrophe, il parut convaincu que le premier moyen de faire de grandes choses était de s'appliquer surtout à disloquer et ruiner l'armée ennemie, certain que les Etats ou les provinces tombent d'eux-mêmes quand ils n'ont plus de forces organisées pour les couvrir. "

2. JOMINI ET LA CULTURE STRATEGIQUE AMERICAINE

21. Grandeur et déclin des idées de Jomini aux US.

Les " Principes ont été introduit aux Etats-Unis en 1812. Jomini y connut un succès rapide en raison du prestige qu'il inspirait et parce que ses idées ont su répondre au besoin militaire du nouveau continent. Suivi à des degrés très divers par les chefs militaires, il reste profondément ancré dans la culture stratégique américaine.

Jomini a été introduit aux Etats-Unis par le général John Armstrong à l'occasion de la guerre de 1812 contre l'Angleterre. Armstrong avait été ambassadeur en France entre 1804 et 1810. Décidé à défendre activement les intérêts de son pays menacé par l'empire britannique, il publia un petit ouvrage qui résumait les idées de Jomini sur la concentration des forces et la célérité des mouvements. C'est ensuite le directeur de West Point en 1817, Sylvanus Thayer, qui contribua le plus à diffuser les idées du stratège suisse au sein des promotions. Durant son séjour en Europe, de 1815 à 1817, Sylvanus Thayer avait acheté des livres qui allaient constituer la première bibliothèque militaire américaine officielle.

L'introduction aux Etats-Unis des idées de Jomini est dû au prestige de la pensée militaire française et à Dennis Hart Mahan, premier stratège américain à être à l'origine d'une nouvelle conception de la défense américaine.

La guerre d'Indépendance et l'alliance avec la France avaient affaibli la disposition à considérer l'Angleterre comme le centre intellectuel du monde. La culture et les idées françaises jouissaient au début du 19^{ème} siècle d'une popularité sans précédent, non seulement auprès des intellectuels mais aussi auprès de la plupart des habitants. Si cet enthousiasme disparut chez les conservateurs après l'exécution de Louis XVI et la radicalisation de la Révolution Française, il demeura chez les démocrates. Enfin, les formidables victoires de ses armées au cours des guerres de la Révolution puis sous Napoléon conférèrent à la France un prestige militaire inégalé aux yeux des Américains. Même la défaite finale de Napoléon et les méthodes nouvelles utilisées par les Prussiens pour l'abattre ne purent altérer cette image.

Mais le prestige des idées ne suffisaient pas. Il fallait également que le terrain fût prêt, ce qui fût l'oeuvre de Dennis Hart Mahan, premier stratège militaire américain et père du fondateur de la stratégie navale.

Jusqu'à Mahan, les idées de Jomini ne connaissent aux Etats-Unis qu'un écho limité en raison de la doctrine plutôt défensive prônée par les autorités. Ce courant de pensée tirait sa force des aspects pragmatiques, empiriques et matérialistes de la culture américaine. Le président Jefferson, à l'origine de ce concept, était partisan d'un système de milices qui voulait que chaque citoyen soit un soldat en puissance, à l'instar du système suisse. Le tour de force de Mahan est d'être parvenu à rétablir une doctrine plus conforme à la culture américaine. Pour lui, le peuple américain a naturellement l'esprit offensif. C'est une nation de braves gens peu habitués aux privations. Ils ne sont pas enclin à faire traîner une guerre. Au contraire, ils essaieraient de la terminer le plus vite possible en assénant des coups violents à l'ennemi. Ils préféreraient les hasards d'une bataille décisive à une série de combats de grignotage. Mahan comprend que son pays ne supporterait pas de mener des guerres prolongées mais qu'au contraire il viserait toujours à régler la situation le plus vite possible, par une offensive directe et rapide. Il impose de façon irréversible le culte jominien de l'offensive menée par des professionnels.

A partir de Mahan, l'influence du stratège suisse sur le comportement des chefs militaires américains varie au gré de leurs personnalités et des époques. Ses principes sont rigoureusement appliqués pendant la guerre de Sécession par les généraux confédérés. Jomini est ensuite occulté pendant les deux guerres mondiales et la guerre froide. La doctrine AirLand Battle et son application pendant la guerre du Golfe consacrent son retour en force dans la stratégie américaine.

Son étude des batailles de la guerre de Sécession permet à M. Colson de classer les généraux américains en fonction de leur interprétation de Jomini.

Les confédérés Beauregard et Lee en seraient ainsi des interprètes audacieux. Ils ont pratiqué le système de Napoléon dans sa première campagne d'Italie: manoeuvres sur lignes intérieures pour concentrer rapidement des forces et ainsi détruire l'armée adverse par surprise. Beauregard fut ainsi à l'origine de la victoire de Bull Run en 1861. Sur le théâtre oriental, Lee, considéré comme le plus jominien des généraux américains, a réédité des manoeuvres de Frédéric II et de Napoléon décrites dans le Traité.

Chef d'état-major nordiste au déclenchement des hostilités, Mac Clellan est en revanche un interprète prudent de Jomini. Bien que lecteur assidu de Jomini comme l'attestent ses correspondances, Mac Clellan a livré une guerre à la confédération qui a manqué de résolution parce qu'il a espéré une réconciliation entre le Nord et le Sud. Il a utilisé les retranchements de campagne comme pivots offensifs lorsqu'il a estimé que c'était possible; sinon il a mené une défense active à partir de ces mêmes retranchements.⁽⁹⁾ Son interprétation "modérée" de Jomini n'ayant rien donné, il a été contraint de démissionner.

A l'opposé du spectre, Grant n'a jamais admis les théories qui lui avaient été enseignées à West Point. Il s'en remettait à son bon sens et beaucoup d'historiens l'ont considéré comme une sorte de génie à l'état pur. Ainsi, à Vicksburg, il semble s'être moqué des conseils de Jomini lorsqu'il se coupa de sa ligne de communications ce qui ne l'a pas empêché en même temps d'y réaliser une superbe manoeuvre sur les arrières, digne de celle de Napoléon à Ulm. Grant suivit à nouveau Jomini lorsqu'il prescrivit aux armées de l'Union d'opérer une avance coordonnée sur tous les fronts: l'armée la plus nombreuse devait profiter de sa supériorité en attaquant partout à la fois. Mais il comprit que Jomini ne suffisait pas. Il se préoccupa d'abord des facteurs politiques qui conditionnaient sa stratégie, une dimension peu approfondie par Jomini.

Cette préoccupation amena Grant à sortir du cadre jominien pour préconiser une stratégie anti-ressource. Cette évolution vers un modèle de guerre totale allait donner le signal d'un déclin relatif durable de Jomini aux Etats-Unis au profit de Clausewitz.

22. Renaissance de Jomini

Jusqu'aux années 70, les "principes" demeurent dans les manuels de campagne de l'US Army qui reste un outil à vocation offensive. Mais Jomini est occulté par les spécialistes des stratégies de guerre totale puis, à partir de 45, par les stratèges de la dissuasion nucléaire. Son nom n'est plus prononcé mais il fait parti de l'héritage historique.

La renaissance de Jomini remonte à la fin de la guerre du Vietnam. Elle fut l'oeuvre d'un groupe de réformateurs composé de personnalités civiles et militaires telles que l'actuel ministre de la défense, William Cohen et les sénateurs Gary Hart et Sam Nunn. Leur porte-parole, l'universitaire Edward Luttwak commença par remettre en cause "l'américain way of

war ", trop fondé sur l'attrition. Luttwak estimait que les Etats-Unis ne jouiraient plus, comme pendant la deuxième guerre mondiale, d'une supériorité matérielle et numérique sur leur adversaire. Il leur faudrait alors recourir à la " manoeuvre ", une stratégie qui avait souvent réussi au plus faible. Les travaux des réformateurs commencèrent à porter leurs fruits à la fin des années 80.

Lors de son commandement en Allemagne, de 76 à 77, le général Donn Starry s'était aperçu qu'il fallait prendre en compte les forces soviétiques du deuxième échelon. Il avait senti la nécessité d'étendre le champ de bataille en profondeur afin de contrer cette menace dont la seule mission était d'exploiter les avantages acquis par le premier échelon. Pour relever ce défi, les forces américaines devaient unir leurs forces et mener une bataille offensive, interarmée, aéroterrestre, dirigée non pas contre " le " mais " les points décisifs " de l'ennemi. Ce concept prêté en 81 reçut l'appellation d'AirLand Battle et fut proposé à l'US Army qui l'adopta aussitôt comme nouvelle doctrine de combat avec quatre mots-clés: initiative, profondeur, coordination et agilité.

Le succès d'AirLand Battle dans le Golfe a consacré par conséquent le retour en force de Jomini. L'offensive (P.VIII) est initiée par les Etats-Unis (P.I) qui dans la nuit du 15 au 16 janvier 1991, lance leurs F117 dans une manoeuvre tridimensionnelle (P.II, contournement dans le plan vertical), massive (P.III.), synchronisée (P.VII), parfaitement renseignée (P.VI), dirigée contre les moyens de commandement et de contrôle irakien (P.II). Le point décisif, c'est l'Armée de l'air irakienne qui se retrouve clouée au sol dès les premières heures du conflit grâce à la précision des attaques. Enfin, la guerre du Golfe a permis à Colin Powell de revenir à la tradition américaine d'anéantissement de l'ennemi (P.XII). A peine achevée, elle relança la polémique entre les tenants d'une vision traditionnelle, héritée de Jomini, d'un champ de bataille où tout est rationnel et programmable et les responsables de l'US Army, qui se sont efforcés depuis la guerre du Vietnam, d'assimiler les mises en garde de Clausewitz et de réfréner la tendance à croire que tout se passera conformément aux plans.

-
-
-

3. Influence de Jomini sur la pensée stratégique américaine

Au fait de sa puissance et en l'absence de menace précise, l'Armée US est, depuis la fin de la guerre froide, confrontée au problème de sa mutation pour rester la première armée du Monde au 21ème siècle. Ceci se traduit actuellement par un débat passionné qui divise l'establishment militaire sur la nature des guerres futures et oppose les promoteurs d'un outil " high-tech ", conforme à la culture américaine, aux partisans d'une armée polyvalente, capable de répondre aux mieux aux besoins qu'exigent la sécurité des Etats-Unis et de leurs alliés.

31. La révolution des affaires militaires (RMA)

Pour les premiers, la situation maritime des Etats-Unis reste la meilleure assurance contre une menace militaire. A l'exception d'une mise en cause directe des intérêts vitaux américains dans le monde, rien ne peut justifier qu'on risque la vie de soldats américains. S'il faut intervenir, il faut le faire avec un outil de défense qui ne laisse aucune chance à l'adversaire, à l'occasion d'une confrontation dont la nature ne sera ni informationnelle, ni médicale, ni écologique mais traditionnelle. L'exploitation des retombées de la RMA est la voie à suivre en priorité.

Pour James Baker, membre d'un " think tank " et ancien sous-secrétaire d'état de l'US Air force, le " système des système " appliqué au concept de force interarmée exposé par l'ancien chef d'Etat-major, le général Shalikashvili dans " Joint Vision 2010 " doit conduire à une supériorité écrasante des Etats-Unis et à un format de force réduit et moins coûteux. Les concepts techniques à la base de la RMA n'ont rien à voir avec " l'usine à gaz " (big ticket platform) qui dévore le budget.... La RMA ne se fixe pas non plus pour but de moderniser des chars, des avions et des bateaux qui incorporent déjà une technologie qui leur permet de coopérer efficacement. La RMA est une technologie dont l'objet est premièrement de nous aider à comprendre en temps réel ce qu'il se passe à l'échelle d'un théâtre, et deuxièmement, d'en communiquer la synthèse aux forces de sorte qu'elles puissent donner toute la mesure de leur célérité, de leur précision et de leur efficacité quelle que soit la distance.... L'important, c'est l'interaction. La faculté de distinguer et de choisir les objectifs améliore le rendement des armes de précision. De même, qu'une évaluation du résultat plus rapide et plus fine accroît la létalité de tout usage ultérieur de la violence. L'intégration est la raison d'être du système des systèmes. Elle est au coeur de la RMA.

32. Les caractéristiques fondamentales de la guerre

Pour les seconds, les Etats-Unis, première puissance mondiale, ne peuvent plus se désintéresser du destin du Monde car dans une économie interdépendante, l'instabilité chronique qui touche certaines régions est une menace directe pour la sécurité globale. Les démocraties chercheront toujours de bonnes raisons de ne pas s'impliquer dans le règlement des crises jusqu'à ce que le spectacle médiatique des horreurs provoque une intervention demandée par l'opinion. Quel que soit l'objectif stratégique poursuivi, il faudra alors de gré ou

de force se résoudre au contrôle d'un territoire, de ses populations et de ses ressources. Des confrontations au sens clauswitzien du terme ne sont par conséquent pas à exclure à l'avenir.

La course à la technologie proposée par les partisans de la RMA est donc une pure folie car la science ne sera jamais capable de gérer la complexité humaine. La non-linéarité, le " chaos ", la friction, le brouillard de la guerre et les facteurs humains resteront des données

fondamentales. Les victoires futures commandent par conséquent le rejet de toute sur-dépendance technique. La prochaine guerre américaine sera comme les précédentes: elle sera gagnée ou perdue au sol. Les partisans de cette thèse soutiennent que " Desert Storm fut une exception à la règle. L'examen des bilans met en évidence que ce fut la guerre la plus courte, la moins chère et la plus réussie de l'histoire militaire moderne. Mais il ne faut pas que les responsables de la programmation militaire oublient que nos forces étaient conçues et préparées pour un conflit d'une autre nature. Dans le monde incertain qui nous entoure, il ne nous faut nous fonder ni sur des hypothèses périmées, ni sur des idées préconçues. Nos forces devront l'emporter quel que soit le champ de bataille, quelles que soient les conditions et les besoins requis par la nature des combats. Pour cela, les Etats-Unis auront besoin, aussi longtemps qu'on puisse le prévoir, de forces terrestres robustes, bien équipées et parfaitement soutenues. "

32. La revue de défense quinquennale (QDR)

Dans un souci de compromis, le Pentagone a opté pour une voie médiane, inscrite dans la loi de programmation quinquennale américaine, qui devrait satisfaire les modernistes et les conservateurs. Les concepteurs de la QDR ont tenté de se frayer un chemin entre le futur et le présent; ils ont fait le choix d'un équilibre entre le besoin actuel et un avenir incertain, plutôt que de faire prévaloir un terme au détriment de l'autre.

La marge de manoeuvre du Pentagone est en fait très étroite car la forte participation de troupes américaines à des opérations extérieures ne lui laisse pas d'autre alternative, dans le contexte budgétaire actuel, que la voie d'une modernisation à outrance. La contribution militaire américaine aux opérations de maintien de la paix est désormais inéluctable. Même les Républicains les plus réservés sur ces questions ont dû accepter le fait que, l'Amérique, c'est aussi un idéalisme qui se soucie de l'état du monde, de ses souffrances et de son avenir. Cela se traduit par un élargissement du spectre de ses missions (cf annexe 2) confiées aux forces armées américaines qui se trouvent contraintes de s'engager sur des théâtres extérieurs sans pour autant négliger leurs obligations à l'égard de leurs alliés israéliens, coréens et japonais. Or cela pose de graves difficultés, dans l'US Air Force notamment.

L'Air Force est présente sur de très nombreux théâtres (Europe, Moyen-Orient, Extrême-Orient). Cela conduit certaines catégories de ses personnels à s'absenter fréquemment et crée des problèmes de moral, de recrutement et à la longue, de sous-effectif. La poursuite de la réduction de personnel prévue par le QDR jusqu'en 2003 (1,45 million en 97 et 1,36 en 2003) va donc contraindre les forces à recourir à une automatisation des tâches pour compenser les déficits en personnel. Ainsi, l'US Air Force a-t-elle d'ores et déjà prévu de confier à des avions sans pilote les fonctions de reconnaissance, de lutte antiradar et de PC volant. De même, une étude a été lancée pour remplacer les AWACS par des satellites géostationnaires. L'intégration massive des systèmes d'information et de commandement proposée par les jominiens et le maintien d'une composante terrestre significative défendue par les clauswitziens sont par conséquent deux évolutions inéluctables et complémentaires.

Contemporain de Napoléon et féru de stratégie, Jomini a passé sa vie à tenter de comprendre, d'expliquer et de théoriser les manoeuvres de l'Empereur. Ses oeuvres majeures, le " Traité des grandes opérations " et le " Précis de l'art de la guerre " ont été abondamment commentés dans les écoles militaires américaines au début du 19ième siècle, au point d'inspirer la plupart des grands généraux pendant la guerre de Sécession. Jomini a ensuite été occulté par plus d'un siècle de stratégie d'anéantissement et de dissuasion nucléaire avant de réapparaître dans les années 80 comme l'inspirateur du concept " AirLand Battle ". Le succès des opérations américaines pendant la guerre du Golfe a montré la justesse de ses principes et confirmé les Etats-Unis dans leur stratégie d'action.

Dans le nouvel environnement de sécurité, les US souhaitent s'impliquer davantage à l'extérieur pour jouer un rôle " sur le terrain " conforme à leur ambition et à leur stature. En même temps, il s'agit pour eux de rester la première puissance militaire au 21ième siècle.

Contradictoires, ces deux logiques vont sans doute les contraindre à tirer parti au maximum des acquis de la révolution des affaires militaires pour rationaliser leur outil de défense qui aura encore longtemps pour but de conserver, quoiqu'il arrive, l'initiative d'une manoeuvre destinée à foudroyer l'adversaire. Pour conclure, on ne voit pas, après le Vietnam et le Golfe, comment Jomini et Clausewitz ne pourraient pas conserver tous deux une influence déterminante sur la pensée stratégique américaine.

ANNEXE 1

Exposé des principes généraux sur lesquels l'art de la guerre repose (1816)

Le principe fondamental, par l'application duquel toutes les combinaisons militaires sont bonnes, et sans lequel elles sont toutes vicieuses, consiste à opérer, avec la plus grande masse de ses forces un effort combiné sur le point décisif.

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très nombreux; je vais essayer de les indiquer;

I. Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvements. (...)

II. Le second moyen est de diriger ses mouvements sur la partie faible la plus avantageuse. Le choix de cette partie dépend de la position ennemie. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurerait les chances les plus favorables et les plus grands résultats. Telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans pont, ou une grande puissance neutre.

III. Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on ait des forces très supérieures.

IV. Pour opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe, dans les mouvements stratégiques, de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles.

V. Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe.

VI. Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvements qu'il pourrait faire.

VII. Il ne suffit pas pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importants; il faut savoir les y engager. Ce ne sont pas les masses présentes qui décident des batailles, ce sont les masses agissantes.

VIII. Toutes les combinaisons d'une bataille peuvent se réduire à trois systèmes:

1°. Avec des troupes aguerries et dans un terrain ouvert, l'offensive absolue, l'initiative d'attaque convient toujours mieux;

2°. dans les terrains d'un accès difficile soit par leur nature, soit pour d'autres causes, et avec des troupes disciplinées et soumises, il est peut être plus convenable de laisser arriver l'ennemi dans une position qu'on aurait reconnue, afin de prendre ensuite l'initiative sur lui lorsque ses troupes seraient déjà épuisées par leurs premiers efforts;

3°. La situation stratégique des deux partis peut néanmoins exiger quelquefois qu'on attaque de vive force les positions de son adversaire, sans s'arrêter à aucune considération locale....

IX. Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent avoir pour but de leur procurer en même temps mobilité et solidité.

X. Dans les terrains d'accès difficile, comme vignes, enclos, jardins et hauteurs encaissées, l'ordre de bataille défensif doit être composé de bataillons déployés, et couverts par de nombreux pelotons de tirailleurs. Mais la troupe d'attaque, aussi bien que la réserve, ne sauraient être mieux disposées qu'en colonne d'attaque par le centre.

XI. Dans une bataille défensive sur un terrain ouvert, on peut aussi substituer à ces colonnes, des carrés par bataillons.

XII. Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre des parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue.

XIII. Pour rendre décisif le choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée.

ANNEXE 2

ALLURE DU SPECTRE DES MISSIONS IMPARTIES AUX FORCES ARMEES AMERICAINES

